

EXPOSITION



# BARAQUES

Dispensaire La Mouche-Gerland  
1929-1936

2 juin au 31 juillet 2004

Centre des archives du monde du travail - Rond-Point de l'Europe - Roubaix



### Révélation photographiques

Les baraques de Gerland sont un souvenir invisible. Ces bidonvilles de l'entre-deux-guerres, tout le monde en parle, chacun les raconte, mais personne ne peut les montrer. Ces photographies, comme autant de révélations, laissent entrevoir un monde disparu : les aménageurs ont mis le feu aux baraques, la crise industrielle a détruit les usines. Du Gerland des années 1930 ne subsistent aujourd'hui que les jardins ouvriers, quelques cheminées d'usine, et une mémoire collective incertaine : Gerland produisait beaucoup de biens manufacturés, mais bien peu d'images. Nul doute que la présence d'un appareil photo au milieu des baraques fut exceptionnelle. En février 2001, quand Sœur Françoise Quartier est venue confier l'album photographique du dispensaire La Mouche-Gerland aux élèves de l'ENS-LSH, c'est la Mémoire qui venait à la rencontre de l'Histoire. Les jeunes historiens du laboratoire *Mémoires Urbaines et Archives Ouvrières*, déjà engagés dans cette démarche avec le film documentaire *Attaches*, ont choisi de répondre à cet appel, et de remplir leur devoir d'histoire.

### Album de familles

Ces quatre-vingt photographies ont été oubliées pendant près de soixante ans dans les pages intercalaires d'un album-classeur, fabriqué par le Dispensaire à l'occasion de l'Exposition Catholique de Lyon en 1936. Elles illustraient des « Histoires de Gerland », faites d'anecdotes et de paraboles édifiantes sur les gens du quartier. Le texte de ce manuscrit a été publié en 1942, mais les photos sont restées inédites. Aujourd'hui, le livre et l'exposition *Baraques* viennent combler une trop longue lacune éditoriale, et achève la publication d'un manuscrit longtemps oublié. La publication de ces images parfois douloureuses est un hommage aux habitants des baraques de Gerland, à leur courage et à leur dignité.

### Points de vue

Ce que montrent ces photographies, autant que les baraques et leurs habitants, c'est le regard des photographes. Les clichés pris par les Demoiselles Apostoliques n'échappent pas à la règle commune : reflets du réel, ils passent à travers le prisme d'une sensibilité culturelle singulière, où l'on retrouve l'esprit missionnaire, les images bibliques et l'angoisse du Salut, mais aussi le reportage ethnographique et l'enquête sociale. Ces « photographes du Dimanche » voulaient ainsi témoigner de l'humanité souffrante de Gerland : hier, elles s'adressaient aux bourgeois lyonnais pour lever des fonds ; aujourd'hui, elles parlent aussi aux jeunes générations, pour qu'elles n'oublient pas. Le retour actuel des bidonvilles dans toutes les banlieues de France semble leur donner raison.



Sous la direction de Vincent Lemire et Stéphanie Samson  
*Laboratoire Mémoires urbaines et archives ouvrières*

# BARAQUES

L'album photographique du dispensaire  
La Mouche-Gerland, 1929-1936

ENS ÉDITIONS, LYON  
ÉDITIONS LE TEMPS QU'IL FAIT, COGNAC

## Informations pratiques

Exposition ouverte du **lundi au vendredi et chaque premier samedi du mois**

Heures d'ouverture **13h00 – 18h00**

Tarifs : 6 euros plein tarif  
3 euros tarif réduit  
gratuité selon certains cas

Organisation et réalisation : Vincent Lemire  
Stéphanie Samson

Contact : Vincent Lemire - 06 62 63 65 01  
vincentlemire@hotmail.com

Virginie Thiéry (CAMT) – 03 20 65 38 00  
virginie.thiery@culture.gouv.fr

Christian Hottin (CAMT) – 03 20 65 38 00  
christian.hottin@culture.gouv.fr

**En Librairie :** sous la direction de Vincent Lemire et Stéphanie Samson (Laboratoire Mémoires Urbaines et Archives Ouvrières), *BARAQUES, L'album photographique du dispensaire La Mouche-Gerland, 1929-1936*, ENS Éditions / Éditions Le Temps Qu'il Fait.

*Ces photographies témoignent d'une exigence de respect, d'intégrité et de dignité. L'historien d'aujourd'hui doit s'inspirer de cette exigence d'hier : l'enquête historique ne doit pas céder à la curiosité et au voyeurisme. Elle n'est pas une enquête policière. Son rôle n'est pas d'identifier un à un ces visages mystérieux, mais bien de restituer la vérité collective de ce passé douloureux. Pour cela, les auteurs du livre *baraques* ont tenté de cerner les différents contextes de production et de réception de ces images. De ce point de vue, ils sont restés fidèles à l'engagement des réalisateurs du film *Attaches* : « Si l'Histoire est belle, si elle est bien une science humaine, si sa pratique est bien celle d'une rencontre d'homme à homme et pas seulement la confrontation d'un chercheur à son terrain, alors *Baraques*, livre d'historiens, est aussi un livre d'histoire ».*

Article paru dans *L'Histoire*, avril 2003, pages « expo » :

### CONNAISSEZ-VOUS LA MOUCHE-GERLAND ?

Une série de photographies sur un bidonville lyonnais des années 1930 a été miraculeusement retrouvée.



« Baraques » : le titre de l'exposition sonne comme un euphémisme. C'est pourtant ainsi que, dans les années 1930, les habitants du bidonville de la Mouche-Gerland, un quartier de Lyon, qualifiaient leurs habitations. Des maisons faites de matériaux de récupération, certes, parfois envahies par la boue et souvent par la vermine. Mais un quartier quand même, avec sa vie, ses solidarités, ses fiertés.

Un quartier, donc, qui a été pris en charge à partir de 1929 par le dispensaire des demoiselles apostoliques de Marie Immaculée. Or ces religieuses ont souhaité porter témoignage de la vie, des habitants, de la misère de la Mouche-Gerland.

Les sœurs ont photographié les familles, les baraquements, les « paysages ». Elles ont réunis soixante-seize de ces clichés dans un album, accompagnés d'« histoires de Gerland ». Quelques photographies avaient été reprises, à l'époque, pour des cartes postales. Certaines avaient été montrées lors de l'Exposition catholique de Lyon, en 1936. Quant au texte, il avait été publié sous une forme remaniée en 1942, sous le titre *Les Défricheuses de la Zone*. Et puis tout était retombé dans l'oubli. Jusqu'à ce qu'une des sœurs, à l'occasion d'un appel à témoin lancé par des élèves de l'École normale supérieure Lettres et sciences humaines, installée en 2000 dans le quartier de Gerland, ressorte l'album, avec ses photographies, et le confie au laboratoire *Mémoires urbaines et archives ouvrières*. Une exposition en a été tirée, ainsi qu'un ouvrage.

Il serait absurde de plaquer des critères esthétiques sur ces images. Les sœurs étaient des photographes amateurs : elles ne maîtrisaient ni le cadrage, ni le jeu de la lumière. Et pourtant, comment se fait-il que le regard demeure fasciné par ces enfants s'alignant en grappes devant les baraquements ? Par ces femmes exhibant leur bébé devant l'objectif ? Par ces hommes – rares – prenant la pose ?

C'est qu'aucun voyeurisme ne vient entacher ces clichés. Les sœurs – par souci de luminosité mais aussi par pudeur – ne pénètrent jamais dans les intérieurs. Les habitants de la Mouche-Gerland souvent ont mis leurs plus beaux vêtements. Aucune image n'est volée. La misère ici n'est pas honteuse – rien à voir avec certaines photographies contemporaines où le sordide se pare d'une fausse beauté.

Les sœurs, pourtant, sont bien conscientes du dénuement général. Les photographies doivent aussi témoigner, à l'usage de la population lyonnaise, de l'utilité de leur œuvre. « *Que sera cet enfant ?* », se demandent-elles en légende d'un des clichés. « *Grande misère. Père malade. 7 enfants. Grand-mère folle à charge* », expliquent-elles pour un autre. Ou encore : « *Battue par son homme et par ses garçons ! Malgré tout, sourire aux demoiselles.* »

Le quartier de la Mouche-Gerland sera détruit par le feu à la fin des années 1950, à l'initiative de la municipalité.

Du lundi au vendredi, 9h-18h, jusqu'au 11 juillet à l'ENS-LSH, 15 parvis René-Descartes, 69007 Lyon.

En librairie : Vincent LEMIRE et Stéphanie SAMSON, *Baraques. L'album photographique du dispensaire La Mouche-Gerland, 1929-1936*, ENS Éditions / Éditions Le Temps Qu'il Fait, mars 2003.

Article de Pierre Yves SAUNIER (CNRS / Université Lyon 2) paru dans la revue *XX<sup>e</sup> siècle*, septembre 2003

*Baraques*

*[Ou Baraques à l'École Normale Supérieure de Gerland]*



La sœur Françoise Quartier semblait heureuse en poussant difficilement les lourdes portes du sas d'entrée de l'École Normale Supérieure/ Lettres Sciences Humaines de Gerland. Elle sortait ce soir là de l'inauguration d'une exposition dont elle avait été à l'origine, lorsqu'en 2001 elle avait confié au groupe Mémoires urbaines et archives ouvrières de l'ENS/LSH un ensemble de documents provenant du Dispensaire de La Mouche-Gerland, tenu depuis la fin des années 1920 par les visiteuses de l'Oeuvre Apostolique de Marie Immaculée. Parmi ces matériaux d'archives figure un album assemblé en 1936, album qui mêle photos et textes pour raconter des Histoires de Gerland, celles de la vie des familles, des femmes et des enfants qui peuplaient les baraques, roulottes, et autres assemblages de briques, de bois et de métaux qui avaient poussé entre usines, abattoirs et entrepôts, à quelques dizaines de mètres des immeubles HBM de la « Cité-Jardin » construite par la municipalité. Les textes de l'album, publiés quelques années plus tard sous le titre *Les défricheuses de la zone*, avaient pour un temps pris le pas sur les photos. Ils le cèdent aujourd'hui, et les clichés de l'album, pour la plupart inédits, rythment jusqu'au 11 juillet les murs du hall d'entrée de l'École, et les pages du livre qui accompagne l'exposition (LEMIRE Vincent et SAMSON Stéphanie (dir.), *Baraques. L'album photographique du dispensaire de La Mouche-Gerland 1929-1936*, Lyon /Cognac, ENS Editions/Éditions Le Temps qu'il Fait, 2003, 96 p.). Outre ce livre, c'est aussi un film documentaire précédent, *Attaches*, qu'il convient d'évoquer pour replacer l'exposition dans une continuité de faits et de gestes.

La continuité entre *Attaches* et *Baraques*, soulignée par la projection du film en ouverture de l'inauguration de l'exposition, est essentielle pour comprendre la mécanique de production de cette dernière. La délocalisation de l'École Normale Supérieure de Fontenay à Lyon, si elle a produit un sentiment de déracinement chez certains, a suscité chez d'autres un désir complémentaire et inverse. C'est dès avant l'installation de l'école qu'un groupe d'étudiants commença à travailler autour de la mémoire ouvrière du quartier, en s'attachant à retracer la vie et les luttes d'une entreprise de ferrailage en bâtiment dont les installations furent détruites pour céder la place aux locaux de l'ENS. Le travail d'enquête mené alors s'affirmait à la fois comme entreprise de science sociale, travail d'historiens soucieux de rendre compte de la mémoire et de la trajectoire collective des ouvriers de chez Mure, et comme rite initiatique pour de nouveaux arrivants, soucieux d'apprendre certaines des règles et des contraintes qui régissaient le nouvel espace où ils allaient s'installer. L'enquête qui se développa alors à coup de séries d'entretiens leur permit aussi de recueillir des documents photographiques ou vidéo, le tout étant

mis à profit pour la réalisation d'un film documentaire de 86 minutes (disponible en VHS, Los Olivados Films-ENS/ LSH). C'est autour de ce premier travail que fut lancé un appel pour le recueil de documents sur la mémoire de ce quartier industriel et ouvrier aujourd'hui en pleine mutation. Comme le disait un des ouvriers interrogés dans Attaches, « Gerland c'était un village, et Mure faisait partie du village » ; la transition entre l'histoire de l'entreprise et l'enquête sur le passé du quartier était ainsi inscrite dans Attaches. Pour en avoir discuté avec un des organisateurs des projets Attaches et Baraques au moment où ce dernier prenait forme, j'avais déjà le sentiment que l'entreprise avait réussi, dans sa double dimension. La réalisation du film avait permis à certains étudiants l'École de s'ouvrir à l'espace-temps de ce quartier, et les manifestations qui avaient accompagné ses projections avait rendu les nouveaux arrivants plus familier à un certain nombre d'habitants. Le projet Baraques, aujourd'hui concrétisé par une exposition et un livre, confirme cette première impression.

Il appartiendra à d'autres de commenter l'ouvrage, le choix des photos, leur organisation, les textes qui les accompagnent, et de revenir sur le pourquoi, le quoi ou le comment de ces images de la ville des années 1930. À eux d'évoquer d'autres séries d'images, celle de la vie des grandes métropoles américaines des années 1890 ou 1930, celles des mégapoles contemporaines d'Asie ou d'Amérique Latine ou celles de nos villes d'aujourd'hui dans lesquelles la précarité du logement n'a pas disparu ; de questionner les pratiques de charité ici mises en œuvre à la lumière des autres modalités occidentales de la charité organisée ; de saisir la récurrence de ces moments d'histoire urbaine ; de s'interroger sur les usages de l'image en histoire contemporaine. Baraques le livre mérite de supporter pareilles interrogations. Les visiteurs de Baraques l'exposition, quant à eux plus soucieux de contemplation que d'analyse, passent de photos en photos, surprennent des conversations, discutent entre eux, et participent d'une autre strate de lecture. Dès leur entrée, ils se confrontent à une mise en mur sobre, sans afféteries, peut-être tout simplement digne. L'organisation, qui reprend les six thèmes qui structurent le livre de manière claire (Paysages, Seuils, Œuvres, Maternités, Enfances, Solitudes), ne livre pas de messages ou de sentiments tout prêts. Les courts textes qui ouvrent chacune de ces sections, eux aussi repris du livre, sont informatifs sans être secs, respectueux de ceux qui sont photographiés autant que de celles qui ont capturé leur image. Il s'agit bien d'une exposition réalisée avec les outils et les questions des sciences sociales, mais dont le « biais scolastique » et ses froideurs sont tout autant absents que le « devoir de mémoire » et ses

injonctions péremptoires. Les grands tirages noir et blanc, agrémentés de leur légende originelle prises dans l'album de 1936 autorisent tous les usages et tous les sentiments. Mépris ou compassion, rage ou chagrin, honte ou indignation, pesée esthétique ou analyse urbaine, tous les outils sont disponibles pour s'expliquer, se raconter ou éviter ce morceau de mouise, ces copeaux de misère noire qui se déclinent dans les regards des habitants des Baraques et le décor de leur vie quotidienne.

Cette simplicité et cette plasticité sont d'autant plus nécessaires que les grands clichés des murs de l'ENS Gerland se font parfois miroirs. Le doigt ou l'œil scrutateur des visiteurs, leur regard croisé au sortir d'un examen attentif d'une des photographies disent que ces images sont vues aujourd'hui par quelques uns de ceux et celles qui posaient pour les « Demoiselles » dans les années 1930, garçons qui se tenaient par le cou sur le trottoir de la rue de Gerland, petites filles serrées sous la cabane à pigeons, enfants qui « piottaient » les patates dans les poubelles du quartier. Si la simplicité de l'exposition est bien un geste de respect à leur égard, et plus largement à l'égard de l'histoire des pierres et des gens du quartier, alors la Sœur Françoise Quartier pouvait sourire en retrouvant l'air printanier du parvis de l'École Normale Supérieure. Elle a bien trouvé ceux qui ont su à la fois prendre et rendre ces images qu'elle leur a confiées.

Pierre-Yves Saunier

## Présentation du Centre des archives du monde du travail

Financé par le ministère de la Culture et géré par la Direction des Archives de France, le Centre des archives du monde du travail est un organisme public, dernier-né des cinq Centres d'Archives nationales. Inauguré en 1993, il a trouvé sa juste place dans l'ancienne filature de coton Motte-Bossut, en plein cœur de Roubaix qui, bien que fortement marquée par la crise textile de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, déploie, aujourd'hui, des forces nouvelles visant à revaloriser son image et à relancer son économie.

Edifiée au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle par l'industriel Louis Motte sur le modèle des manufactures anglaises, la filature Motte-Bossut est marquée dans sa modénature par l'architecture féodale. Sa taille impressionnante (100m de long et 21 de large) et sa tour crénelée en font un des fleurons de l'architecture industrielle du Nord. La réhabilitation de ce *Château de l'industrie* est l'œuvre de l'architecte français Alain Sarfati. Elle s'inscrit pleinement dans les projets de mise en valeur du patrimoine et de reconquête urbaine. En structurant et en dissociant les fonctions dans l'espace, l'architecte a su mettre en évidence les trois phases successives de construction de l'édifice tout en marquant fortement le changement d'affectation des locaux par des adjonctions contemporaines. La particularité du CAMT est d'associer les espaces d'archivage classiques (magasins d'archives d'une capacité de 50 kilomètres linéaires et salle de lecture de 50 places) à des espaces culturels (espaces d'exposition d'une capacité de 3000 m<sup>2</sup> et salle de conférence pouvant accueillir 200 personnes). Le CAMT a la possibilité d'accueillir des manifestations mises en œuvre par le service lui-même mais aussi par des organismes extérieurs.

La mission principale du CAMT est celle d'un centre d'archives traditionnel dans lequel les documents sont collectés, traités, conservés, mis à la disposition du public et valorisés. L'originalité du centre est d'accueillir des fonds d'archives d'origine privée reflétant l'hétérogénéité du monde du travail, qu'il s'agisse d'entreprises industrielles ou commerciales, de syndicats, de banques, de compagnies d'assurances, d'associations, d'architectes, de professions libérales, ou de particuliers ayant exercé des responsabilités au sein d'une entreprise ou d'une organisation professionnelle. La volonté de prendre en compte les différents aspects de la société a conduit le CAMT à élargir progressivement son domaine d'intervention : c'est ainsi que des archives sportives ont récemment fait leur entrée au Centre.

L'emploi de l'expression "archives du travail" remonte au début des années 1980. Jusque là, les Archives nationales, à Paris, avaient accueilli, depuis 1949, des fonds d'entreprises (série AQ) et des fonds d'histoire sociale (série AS), notamment des archives d'associations. Il a fallu attendre la loi sur les archives de 1979 pour que le champ d'action des archives publiques et la responsabilité de l'État soient élargis en matière d'archives privées vers l'ensemble des activités patronales, salariées, libérales et bénévoles.

En assurant sa mission de collecte des archives, le CAMT entretient un rapport privilégié avec les archives départementales, municipales et d'autres structures (tels que les écomusées) afin que le patrimoine lié au monde du travail ne disparaisse pas. La diversité des archives réunies au CAMT permet de porter un regard nouveau sur les relations qui lient les domaines professionnels, économiques et historiques.

### Exemples de fonds d'archives conservés au CAMT :

- ENTREPRISES : Fives-Cail-Babcock, les chantiers de construction navales du Nord et de la Méditerranée, Compagnie des chemins de fer du Nord, Charbonnages de France, différentes compagnies minières françaises, Etablissements Eiffel, la compagnie Suez
- SYNDICATS : la FEN, le CNPF (Medef)
- BANQUES : la Banque Rothschild, le Crédit Foncier de France
- COMPAGNIES D'ASSURANCES : GAN
- ASSOCIATIONS : Emmaüs international, Mission de France, les Restos du cœur, le Secours populaire français.
- ARCHITECTES : Jacques Couëlle, François Deslaugiers, Stanislas Fiszer, Jean Niermans, Dominique Perrault, Alain Sarfati, Roland Simounet
- URBANISME : la SAEM Euraille
- INGENIEURS : Pelnard-Caquot-Considerere, Jean-Louis Sarf
- ARTS DECORATIFS : les maîtres verriers Le Chevallier et Bony
- SPORT : Comité régional olympique et sportif du Nord-Pas-de-Calais, Fédération française handisport, Union aérienne Lille-Roubaix-Tourcoing